

XYZ. La revue de la nouvelle



Sylvaine Tremblay, nouvellière vériste

Michel Lord

Hommage à Sylvaine Tremblay
Number 62, Summer 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4187ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lord, M. (2000). Sylvaine Tremblay, nouvellière vériste. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 8–10.

Sylvaine Tremblay, nouvellière vériste

Michel Lord

Par crainte d'on ne sait trop quoi, elle s'est d'abord camouflée sous des pseudonymes, jouant même un tour à la revue *XYZ* en faisant accepter deux de ses textes pour le numéro 11, chaque nouvelle d'une page devant avoir été écrite par un écrivain différent. Mais Sylvaine Tremblay, par bravade, avait envoyé « Et qu'à une fenêtre son regard », sous le pseudonyme d'Émilie Tremblay, et « Celui d'une autre », sous celui d'Alice Villeneuve. C'était à l'automne 1987. Par la suite, elle signera de son nom, du moins dans les textes qu'elle fera parvenir à *XYZ*¹. Dans le dernier numéro de « nouvelles d'une page² », son absence sera remarquée. Son dernier texte, « Entre elles³ », avait paru peu avant. Ce sera son chant du cygne. Deux pages à peine qui parlent de la douleur d'une finissante devant la beauté d'une autre qui la fait souffrir, car elle, elle est « à peine jolie ». Chose étonnante, un des rares textes précédents⁴, « Le jour et la nuit⁵ », tout aussi court, véhicule la même obsession : le malheur de ne pas être belle. Entre celui-là et le dernier, « Quatre heures du matin⁶ » dévoile un personnage défait sur qui « la nuit se referme » et qui est envahi par les sentiments les plus noirs (vide, sommeil, solitude, tristesse, absence). Sous les anecdotes, ces nouvelles révèlent l'imaginaire qui structure l'œuvre toute brève, mais intense, de Sylvaine Tremblay : les figures de la douleur, de la perte, du manque.

Pour la première nouvelle de son unique recueil, *Nécessaires*, elle avait choisi un de ses textes les plus douloureux : « Hier ». La

1. « Annie riait », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 20, novembre 1989, p. 47; « Pour votre bien », *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 26, mai 1991, p. 36-39.
2. *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 61, printemps 2000.
3. *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 58, été 1999.
4. Elle a fait paraître trois nouvelles de deux pages dans *XYZ. La revue de la nouvelle* après la publication de son recueil, *Nécessaires*, en 1992.
5. *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 41, printemps 1995, p. 65-66.
6. *XYZ. La revue de la nouvelle*, n° 52, hiver 1997, p. 58-59.

narratrice, neuf ans après la mort de sa mère, est toujours obsédée par la figure maternelle. «Ma mère est toujours morte hier⁷.» Le temps s'est arrêté dans une douleur indicible.

À la perte de la mère s'ajoutent diverses autres formes de pertes : celle du père, dans «Seul, la neige», mais qui revient comme un enfant prodigue, mais vieux, pauvre et défait, après une très longue absence ; celle de l'amant, dans «Celui d'une autre», au discours bref et hachuré d'une femme qui semble tout à fait confuse à l'idée que celui-ci compose le numéro de téléphone d'une autre femme ; celle d'un enfant, la perte étant vécue, dans «N'importe qui», par une femme apparemment frappée d'amnésie tant la douleur est forte à la suite de la mort de son enfant.

Parfois, mais rarement, un instant de bonheur. «Démaquillée» peut appartenir au versant presque heureux de l'œuvre de Sylvaine Tremblay, la narratrice s'adressant à un «vous», sorte d'amant au goût d'orange, et lui parlant des colliers qu'elle portait toujours, puis qu'elle ne porte plus, insistant tout de même à deux reprises sur «quelque chose de la détresse» (14), sur l'attente de l'amant qui ne viendrait pas, et terminant sur cette phrase à la fois limpide et sibylline : «ce lieu de vous où démaquillée et tellement présente, je ne connais de moi que le contour de vos épaules, ce goût d'orange votre bouche» (14).

Cette nouvelle sert d'indice, de clé à l'œuvre : le bonheur — s'il existe — est dans la simplicité, une simplicité difficilement atteignable, car la femme doit suivre les «Instruction pour un visage», comme le dit ce titre de nouvelle où une femme qui vit seule — comme presque toutes les femmes de l'univers imaginaire de Sylvaine Tremblay — s'interroge sur la nécessité de suivre les instructions pour se composer un visage, se laver, se maquiller, s'arranger pour aller dans le monde. La tyrannie de l'apparence, de la beauté, fausse bien sûr. Même retirée chez elle, dans sa solitude, la femme de «Seule» — au titre éloquent —

7. Sylvaine Tremblay, *Nécessaires*, nouvelles, Québec, L'instant même, 1992, 87 p. [v. p. 9]. Dans la suite de cet article, la pagination mise entre parenthèses renverra à cette édition.

s'interroge sur sa vie (« Il y a des jours, comme ça, où rien ne va » (15), ses ennuis au travail, son goût de rentrer chez elle, de boire du vin en lisant un livre, de ne rien faire. D'être seule. Puis elle se regarde dans le miroir, s'arrange n'importe comment, « par défi », « comme si [elle était] seule » (18). L'obsession d'autrui et de l'image de notre corps, de notre apparence envahit la vie privée et gâte même la douce solitude.

Mais au delà de ces configurations des rares bonheurs et des malheurs, ce qui frappe chez Sylvaine Tremblay, c'est son écriture. Certes, elle appartient à ce qu'on pourrait appeler « l'école de L'instant même » — encore que celle-ci déborde sur XYZ —, en ce sens que le discours narratif participe résolument de la fragmentation de la syntaxe même de la phrase, de la narration et de la pensée. Presque toutes les nouvelles de Sylvaine Tremblay contiennent peu ou prou d'éléments de ce langage fait/défait, avec ses bouts de phrases inachevées, comme cette récurrence de « à moins d'admettre que » dans « J'aurais voulu aller au Caire » ou les collages et syncopes de « Just this night » : « Comme lorsque fouillée déserte vos voix me rythment absente, m'exactly changeante papier musique, me dictent précise une équation tant d'inconnues. *And*. [...] Nous oublierons [...] que c'est parfois trop une nuit lorsque sans tricher se partage l'exil, lorsque sans tricher se confirme l' » (35, 37)

Cet inachèvement, cet éclatement du discours ne relève pas pour autant que d'un effet de mode chez Sylvaine Tremblay, mais d'une nécessité formelle interne : à un imaginaire de la douleur, de la difficulté d'être, correspond une écriture brisée, défective, qui traduit le paysage intérieur d'une écrivaine qui, à sa manière, a pratiqué une forme de vérisme nécessaire.